





Marie Laure Morand Terrien

# Retours au fleuve



**À Phil**



Je regrette les bois, et les champs blondissants,  
Les vignes, les jardins, et les prés verdissants,  
Que mon fleuve traverse [...]

Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour,  
[...] j'ai si grand désir de me voir de retour

Joachim du Bellay, in Les Regrets





# Le fils de Jean



La mort subite de Paul priva durablement Violette de souvenirs de son père. Elle se rappelait son odeur de tabac brun, de bois coupé et de mousse à raser. Elle se rappelait qu'il lisait le journal avec des lunettes bancales en écaille, sifflotait souvent des chansons anciennes. Elle regardait des photos : Un très petit enfant au regard timide, coiffé d'un béret. Un jeune homme de vingt ans dans un pays lointain. Un homme sérieux près de sa femme le jour de leurs noces.

Sa grand- mère, si généreuse en racontages, devint peu bavarde au sujet de Paul, elle sembla ne plus avoir de souvenirs. Voulait-elle conjurer la désespérante réalité d'avoir perdu son fils unique ?

L'histoire de Violette avec son père s'interrompit un matin. Longtemps il resta une ombre sur son lit de mort.



## La Mère

Un matin à l'heure du cours d'anglais de Violette, Paul s'effondra dans son atelier. Il se retrouva à genoux devant le poêle qui ronflait chargé à bloc de sciure et de copeaux. Il ressentit une douleur qui lui broyait la nuque et les tempes, précédant la petite explosion dans son cerveau. Sa tête heurta le sol, il sentit l'odeur familière du bois c'était une dernière fois. Rémi le jeune apprenti le découvrit agonisant, son fils André arrivé peu après, courut à la maison pour prévenir sa mère. L'ambulance arriva trop tard.

Comme tous les jours, Paul s'était levé de bonne heure. Une fois rasé, il avait réveillé Violette et porté à sa femme encore somnolente le bol de café qu'elle laisserait refroidir. Puis il avait préparé le petit déjeuner de sa fille : chocolat chaud tartines grillées et beurrées. Assis près de Violette, il avait bu son deuxième bol de café en écoutant la radio qui diffusait en sourdine les nouvelles du matin. Il avait vérifié ensuite le contenu du cartable et la tenue de Violette avant son départ pour le collège.

Ensemble comme tous les matins ils avaient quitté la maison, Paul pour son atelier, Violette en courant vers l'arrêt du car. Ils s'étaient retournés comme toujours pour un dernier signe de la main. Ce matin-là comme les autres, Paul avait allumé une cigarette en levant les yeux vers le ciel encore sombre, et

regardé s'éloigner sa fille avant de franchir la grande porte vitrée de son atelier.

Paul était né dans ce village des bords de Loire, il y avait grandi, installé son atelier de menuisier ébéniste, puis fondé sa famille. Il aimait sa région, appréciée des touristes qu'attiraient la Loire et les châteaux. La ville proche était célèbre pour son école de Cavalerie. Sa clientèle, en plus des locaux, était composée de nombreux propriétaires de résidences secondaires, surnommés indistinctement les « parisiens ». Bien que l'armée, dont de nombreux convois : blindés, camions chargés de troupes, jeeps, et chars d'assaut – sillonnaient la région en passant fréquemment devant l'atelier, il ne travaillait pas pour elle.

André travaillait avec son père, et vivait dans le village avec Jacqueline épousée dans l'année. La naissance de leur premier enfant était annoncée pour le début du printemps.

Dans la panique qui présida à cette journée singulière Paulette et son fils durent surmonter leur stupeur et leur chagrin pour annoncer cette mort brutale et accomplir les formalités obligatoires. Paulette téléphona à Sissi immobilisée au loin par une grossesse fragile. À André échu la lourde tâche d'annoncer la mort de leur fils unique à Jean et Nestine. Ensuite accompagné de Jacqueline, il se rendit à la maternité où Françoise venait de mettre au monde quelques jours plus tôt une petite fille qui n'avait pas de père, et qui ne connaîtrait jamais son unique grand-père.

On oublia Violette, qui descendit du car scolaire à dix-huit heures et rejoignit la maison en papotant sur la route avec les copines. Son arrivée plongea la famille dans la stupeur.

La chambre à coucher était devenue mortuaire. Paul était étendu sur son lit mains croisées sur la poitrine, le visage

blême. Revêtu du costume bleu marine, de la chemise blanche et de la cravate qu'il avait portée pour le mariage d'André l'an passé. Violette trouva étrange qu'on lui ait mis aussi ses souliers. Elle n'osait s'approcher de ce père avec qui le matin encore elle bavardait. Sa mère lui tenait fermement la main en lui parlant doucement : « Papa est parti très vite et sans souffrir, il n'a pas eu mal ». Paulette accentuait sa pression en répétant : « Il n'a pas souffert ». Nestine assise à la tête du lit sanglotait, émettait une longue plainte, « Paul, Paul, Paul, mon petit, mon petit, mon petit... ». Violette poussée avec douceur mais fermeté devait embrasser ce père mort, mort, alors que sa grand-mère continuait sa plainte, et que Paulette raide, ne pouvait que répéter « Il n'a pas souffert, n'aie pas peur ». Ce qui dans l'esprit de Violette, devenait « n'aie pas peur de ton père ».

Une maison où quelqu'un vient de mourir est très bruyante bien qu'on y parle en chuchotant. Sans cesse la porte s'ouvrait sur des visiteurs. Voisins, amis, famille, clients, chacun devait être reçu, accompagné au lit du mort, dans cette chambre aux volets clos, où sa femme avait mis au monde leurs quatre enfants. Pendant trois jours Paulette reçut les condoléances, les hommages pour un homme avec qui elle avait vécu trente ans, partagé des guerres, et des conflits internes jamais apaisés. Ses deux grandes filles n'étaient pas là. André rejoignait souvent Jacqueline dont le terme approchait. Tant de petits-enfants à naître alors qu'elle se tenait près de la dépouille de Paul, ne ressentant pas le chagrin d'une femme qui pleure un compagnon chéri, mais le désarroi et la solitude devant tant de tourments futurs à combattre.

Jean, dont l'esprit vacillait depuis quelque temps, avait émergé des longs silences dans lesquels il résidait, pour entendre que son fils était mort. Il avait compris le désastre en voyant Nestine porter les mains à son cœur et s'effondrer sur son fauteuil. Malgré sa surdité qui l'isolait, il avait entendu les cris

de Nestine, un animal hurlant devant un danger connu et terrifiant. La brutale annonce réveillait dans le corps vieux et usé de Nestine, les stigmates des douleurs de deuil qu'elle n'avait jamais guéris. Une mère morte trop tôt, un frère et un beau-frère abattus en pleine jeunesse pendant la grande guerre, une belle-sœur fauchée par la grippe espagnole, une nièce écrasée sous les bombardements de la deuxième guerre. Des morts toutes violentes qui laissaient à la bouche un goût de sang et dans le ventre des arrachements. Jean avait pleuré comme l'enfant que peu à peu il redevenait. On disait qu'il retombait en enfance. Une expression bien douce pour dire les endroits qu'il revisitait dans ses délires séniles : Il revivait les rats, le froid, la peur. Il lui arrivait de mettre ses mains sur ses oreilles pour faire taire le canon qui tonnait, regardait ses mains devenues inutiles, soupirait. Malgré le trouble de son esprit, l'annonce affreuse fit son chemin. Son fils était mort.

Violette fût confiée à Désiré et Monique des amis. Elle dormit dans la chambre de leurs filles et le soir s'étourdit en jouant avec elles aux petits chevaux et au nain jaune. Une maison où elle avait ses habitudes depuis la petite enfance. Elle ne dit rien de ce père disparu, ne demanda rien sur ce qui se passerait ensuite. Elle était abasourdie, totalement sonnée. Autour d'elle les adultes s'étonnaient de son silence et de ses accès de gaieté quand elle gagnait une partie. Mais dès le premier matin elle demanda à retrouver la maison pour y être avec sa mère ; jusqu'au jour de l'enterrement, elle allait passer quelques heures au milieu d'adultes embarrassés de sa présence. Se faufilant dans une maison trop pleine de quasi inconnus elle regardait son père, restant quand elle était seule dans l'encadrement de la porte, stupéfaite, ne pleurant pas. Abasourdie par le constat, son père était mort.



Le jour de l'enterrement, le mari de Sissi fit seul le voyage, Sissi enceinte et dévastée ne pouvant se déplacer. François sous le choc resta à la maternité avec son bébé. Une longue cohorte composée de la famille, des amis, des alliés des voisins et des clients, des artisans et commerçants, s'étira derrière le corbillard depuis la maison jusqu'au carrefour qui buttait aux berges de la Loire. Paul né et mort dans ce village était connu dans tout le canton. Sur la nationale, un convoi militaire stoppa pour laisser la place au convoi mortuaire, qui tourna ensuite dans la rue menant à l'église et au cimetière. La vie continuait. Les militaires vers les champs de manœuvres, et Paul vers sa dernière demeure. A l'église, le vieux curé était sorti de sa maison de retraite pour dire l'homélie de Paul, un paroissien qu'il avait à vrai dire peu fréquenté mais Paulette valait bien ce déplacement. Paul enfant du pays, avait suivi la même routine que bien d'autres, fréquentant l'église depuis les baptêmes jusqu'aux enterrements, en considérant le curé comme un personnage qui compte au sein d'une communauté rurale. Un homme pour lequel on avait du respect à défaut de considération. Mais ce vieux curé l'avait marié, baptisé et catéchisé ses enfants, et béni l'union des aînés. Il faisait partie de l'histoire familiale. Pas comme le freluquet qui avait pris sa suite, puis était reparti voir ailleurs. Un peu grâce à Paul et son fils d'ailleurs... En pénétrant dans l'église où la dépouille de Paul avait été installée il y eût de bons copains pour se souvenir de l'épisode qui avait secoué le village quelques années plus tôt

L'histoire débuta avec André, qui avait transformé une petite cave voûtée inutilisée, en une sorte de cabaret privé, où lui et ses copains se retrouvaient le soir en écoutant leur musique préférée. C'était peu de temps après son retour de la guerre d'Algérie.

Paulette couvait des yeux ce fils pour lequel pendant plus de deux ans elle avait vécu dans l'angoisse de la mort. Maintenant elle et Paul retrouvaient la joie d'une maison vibrante de jeunesse. Ça n'empêchait pas Paulette de veiller au grain des bonnes convenances ! les jeunes filles n'étaient pas admises au Caveau, sauf l'après-midi ou bien si elles étaient officiellement fiancées ! C'est ainsi que peu après ses fiançailles, Sissi reçut l'autorisation de faire une grande surprise-partie pour fêter ses vingt ans. Le Caveau étant trop petit, la cour gravillonnée, où Paul entreposait le bois de la menuiserie, fût nettoyée, afin que les tables pour le dîner soient installées sous les noisetiers. Le Caveau avait été décoré et illuminé.

En rénovant avec son père de belles résidences secondaires, André était devenu copain avec les enfants des clients. Comme Paul, il avait l'aisance naturelle et sans calcul pour les relations humaines. Françou fût de la fête et Violette contempla avec une envieuse fierté son grand frère et ses sœurs si beaux, qui pendant un temps ensorcelèrent ses rêves d'enfant.

La musique et les rires avaient enchanté la belle nuit printanière. Ce fut une magnifique fête dont on parla dans le pays, soirée merveilleuse pour tous, dont Paul et Paulette tirèrent une légitime fierté.

Quinze jours plus tard, Le facteur apporta une lettre anonyme.

A sa lecture Paulette sous le choc courut à l'atelier. Bien qu'estomaqué Paul garda son calme, mais père et fils furent pareillement touchés par le chagrin de Paulette. Et la même rage s'empara d'eux. Tous les trois assis autour de la table de la cuisine, relurent la lettre :

*Monsieur et Madame,*

*Je me fais un devoir de vous adresser cette lettre, bien qu'il me soit bien pénible d'en arriver à cela. Mais je dois admettre qu'après avoir entendu de nombreux concitoyens, l'affaire qui concerne votre maison est grave et doit donc relever d'une mise en garde sérieuse.*

*J'ai donc été informé que dans un caveau, sur votre propriété, se déroulent des soirées entre jeunes gens qui inquiètent votre voisinage et de nombreux villageois. Toutes les familles comptant au moins un jeune homme et surtout une jeune fille se plaignent de ce qui se passe dans ce dancing privé. Et privé est bien le problème, car tout ce qui peut se dérouler se fait en dehors des parents, de leur regard critique et protecteur. En bref, aucun adulte ne surveille ou n'interdit des actes répréhensibles.*

*Vous êtes jusqu'à présent une famille respectable, mais il semblerait que pour des raisons qui m'échappent vous agissiez depuis quelque temps sans aucun respect de la morale ,vous laissez des jeunes gens consommer de l'alcool, et les garçons sans doute ainsi peuvent proposer, voire pire imposer à des jeunes filles des actes que ma morale réprouve et ne veut pas citer ici . Mais je suis certain que nous nous comprenons. D'ailleurs vous êtes bien sûr au courant de ce qui se passe sous votre toit, pour ainsi dire avec votre consentement.*

*Votre fils fréquente des hommes qui ne vivent pas sur notre commune, des jeunes qui viennent en vacances depuis Paris, et de milieux où certainement la vie n'est pas la même que dans nos villages. Je ne peux que me féliciter que nos habitudes soient très éloignées de leurs pratiques. J'espère donc que vous conviendrez qu'il faut soustraire notre jeunesse à leur influence et épargner à ces jeunes de graves désagréments. J'espère aussi qu'il n'est pas trop tard pour votre fils, et surtout pour vos deux filles ! L'aînée est fiancée, il serait bien dommage d'annuler les projets d'un bon mariage. Ce qui adviendrait si les parents du jeune homme étaient avisés de cette affreuse situation.*

*Faites votre examen de conscience, et convenez avec moi, et une grande partie de notre population, que vous empruntez un chemin dangereux, où surtout vous osez mettre en péril des jeunes qui ne sont pas vos enfants.*

*Sans une bonne réponse à ce courrier, c'est à dire fermer ce lieu de perdition, et faire amende honorable auprès de vos voisins, de vos concitoyens, moi, et d'autres nous nous verrons tenus par la loi et la morale de déclarer en gendarmerie vos actes contraires à la bonne réputation de ce village.*

*Vous mettez aussi en péril votre menuiserie. Je suis soulagé d'avoir accompli mon devoir et suis certain que vous suivrez mes recommandations.*

*Un homme engagé dans le respect de la morale et de l'ordre public.*

Cette fois Paul se rangea à la raison de sa femme, lui qui se moquait des qu'en-dira-t-on, considéra avec elle les dégâts qu'un tel déchaînement de méchanceté pouvait provoquer à leur petite entreprise artisanale.

Paul et son fils arrivèrent assez vite aux mêmes conclusions : L'auteur avait du style, une écriture soignée. Il avait des informations et s'arrogeait le droit d'interdire, d'ordonner : Mais ça ne pouvait pas être le maire. Robert et Paul étaient amis. Ni l'instituteur, dont on connaissait l'écriture académique et la libre pensée. Il restait le curé, bien capable de prêter attention aux ragots de certaines grenouilles de bénitier. Un curé qui avait pris ses fonctions un an plus tôt, un jeune homme à l'air sévère et affecté. Certains paroissiens le trouvaient timide d'autres plutôt fier, beaucoup s'accordaient à le trouver passablement mal à l'aise pour parler à ses ouailles. Si Les deux hommes furent satisfaits de leur hypothèse, Paulette en fut atterrée. Croyante elle allait à la messe, Violette suivait encore le catéchisme. Paul décida simplement que ce curé était un imbécile doublé d'un orgueilleux. « Il n'a même pas travesti son écriture ! » Le soir même, ils sonnèrent au presbytère à l'heure du dîner. Ils refusèrent les explications gênées de la bonne qui ne voulait pas les laisser entrer. Paul ne répondit pas au bonsoir embarrassé du curé qui lui tendait sa main blanche et molle. Paulette accepta la poignée de main du prêtre, lui plantant un regard lourd de colère. André garda crânement les mains dans les poches. Acculé, le curé de plus en plus mal à l'aise ne pouvait que les inviter à s'asseoir et demanda expressément à la bonne de quitter la salle à manger. Paul posa la lettre sur la table. L'affaire fut rapidement menée. De concert père et fils laissèrent peu de chance à l'accusé de se reprendre. Ils ne lui demandèrent pas qui avait colporté ces clabaudages. Le prélat le regard fuyant et les mains tremblantes, s'accrochait aux deux feuillets comme s'il allait y lire sa sentence d'exécution, Paul lui dit combien l'acte de délation était grave. Ils avaient assez de preuves pour aller à la gendarmerie. D'ailleurs il entretenait de bons rapports avec les gendarmes. – Vous savez ce que c'est Mr le Curé, comme artisan, je connais tout le monde ! André ajouta que le vieux curé lui, n'aurait jamais

écouté de telles inepties, soulignant qu'il souffrait d'une incompétence d'un autre temps pour oser se faire le rapporteur de tels ragots ! Alors Paulette demanda au prêtre de dénoncer dans son prochain sermon certaines rumeurs graves qu'il désavouerait. Ce serait la meilleure façon de s'excuser, et de faire taire les mauvaises langues. Il sut en regardant le père et le fils qu'il n'aurait pas d'échappatoire. Paulette à nouveau silencieuse soutint son regard sans manifester le moindre trouble.

Le dimanche suivant, la famille au grand complet se rendit à la messe. Le curé fut moins éloquent qu'il n'avait été proluxe en écriture. Il accomplit sa repentance. Légèrement pâle, tousotant nerveusement derrière ses mains replètes, il lut son texte. La rédaction avait dû lui provoquer bien des souffrances. Sa voix dérapa sur certains mots, s'il levait les yeux de son pupitre, il se heurtait au spectacle de toute la famille réunie, et n'eût d'autre choix que d'aller au bout de son sermon. Le jeune curé demanda peu après à l'évêché à changer de paroisse.

Paul savoura sa victoire. Il eût la vedette dans les bistrots de la commune, et pas que... Des endroits on l'on « bouffait parfois du curé ». Paulette qui avait été si blessée montra aux villageois le visage farouche d'une femme bien décidée à ne pas se faire monter sur les pieds.

Le cercueil de Paul fût porté par des compagnons avec lesquels il avait passé du temps à refaire le monde autour d'un verre. « Beaucoup trop de temps », se rappela Paulette en suivant la dépouille de son mari jusqu'au cimetière. L'après-midi était grise et humide, le brouillard qui recouvrait la Loire avait du mal à se dissiper. La lumière laiteuse tombait en

imperceptibles gouttelettes sur la terre éventrée où bientôt le cercueil de Paul allait disparaître.

C'était fini. Déjà les copains partaient vers les bars du village boire un coup à la mémoire de Paul. Paulette frissonnait dans son manteau noir trop léger, s'inquiétait de savoir qui allait raccompagner son beau-père qui titubait de fatigue et de chagrin. Sa belle-mère s'accrochait aux bras de ses nièces. Violette s'agrippait à la main de sa mère, et le chagrin de sa fille fût pour Paulette l'épreuve la plus difficile à supporter.

Le même jour pendant quelques heures, la maison fût pleine. La veuve et les orphelins sont toujours entourés dans les moments tragiques qui succèdent à la mort. Jean avait été ramené chez lui, l'agitation l'avait alarmé. Nestine et Paulette répondirent ensemble au défilé plein de sollicitude des cousins éloignés, d'un grand oncle presque impotent, de voisins qui proposèrent de l'aide. Les gestes et les mots de consolation allaient indistinctement à ces deux femmes qui depuis des décennies se brouillaient, attisaient leur incompréhension commune de colère et d'amertume. Seuls Jean et Paul avaient pu leur faire signer des trêves ... Elles étaient livrées maintenant l'une à l'autre.





En Août 1914, Paul comme tant d'autres enfants, avait vu partir son père à la grande guerre. Sa mère aimante et rigoureuse prit toute la place de ses souvenirs enfantins. Il fut l'enfant tendre et rêveur habitué aux jeux solitaires, qui combla l'absence inquiétante du mari aimé. Il apprit très vite à jouer aux dames, aux petits chevaux, puis aux cartes, et devint le partenaire privilégié de sa mère. Ou bien Nestine faisait quelques travaux de couture - sur les tissus clairs ou blancs, ceux qui ne nécessitaient pas le grand jour- pendant que Paul bâtissaient des maisons et des châteaux avec son jeu de construction en bois, dont il aimait particulièrement l'assemblage coloré quand il réussissait un bel édifice.

Lorsque Jean revint de la guerre, Nestine tenta de le rallier à leurs jeux d'après dîner Mais Jean s'y refusa prétextant sa surdité. Il devint un observateur souvent silencieux, mais pas avare d'encouragements et de rires. Il ne put réduire malgré tout l'intimité entre sa femme et son fils, une terre inconnue où il ne chercha jamais à s'aventurer. Nestine souffrit de cela, pensant son mari jaloux, là où c'était l'enfant qui disputait toute la place à son père. Alors elle tenta d'aménager son temps et son esprit pensant pouvoir être alternativement toute à l'un ou à l'autre. Elle évoqua avec Jean leur vie en son absence, généreuse en détails pour raconter un petit Paul que son mari avait peu connu.

Avec Paul, mais en dehors des regards paternels elle garda les gestes tendres, et se fit un devoir de montrer une sévérité

rugueuse en présence de Jean, lorsque Paul désobéissait. Elle fut toujours stricte devant les bêtises de son fils, elle accentua les punitions afin de montrer à Jean qu'elle avait su faire régner l'ordre.

Paul eût bien du mal à céder une place qu'il n'avait pas imaginé perdre. Trop petit au début de la guerre, il lui fallut du temps pour comprendre la peur la tristesse de sa mère. Longtemps il pria avec elle pour que Jésus protège Papa, sans imaginer les dangers réels que ce dernier vivait.

Pour lui la guerre, ce fût une mère toute à lui, dont il craignait la sévérité, mais dont il recevait son lot de tendresse. Il n'obtint jamais de dormir avec elle, bien qu'il ait eu des cauchemars fréquents. Le dimanche matin elle lui accordait le privilège de venir se blottir avec elle sous l'édredon. Puis après une fièvre rebelle qui tint l'enfant alité plusieurs jours-pendant le premier hiver où Jean n'était pas là, elle accepta de garder ouverte la porte entre les deux chambres. Paul vécut dans l'entrebâillement de cette porte, des moments d'intense bonheur. Voyeur innocent, il prit garde de ne pas révéler sa présence, craignant et à juste titre sans doute, qu'il subirait des représailles. Il regardait sa mère petite et menue dans son ample chemise de nuit blanche, dénouer son chignon, brosser ses longs cheveux bruns aux reflets roux, puis les ramener sur son épaule gauche pour en faire une natte. Il la voyait grimper dans le lit, puis éteindre la lampe, sa présente réconfortante n'étant plus signalée que par les mouvements de son corps dans le lit. Il regagnait l'hiver, la tiédeur de son lit, les pieds glacés qu'il réchauffait sur la bouillotte en grès enveloppé d'un linge doux dont sa mère bassinait son petit lit avant qu'il se couche. Au retour de Jean la porte fût à nouveau fermée, et Paul qui avait plus de neuf ans ne put protester sur la perte de ces privilèges de tout petit.

Trop jeune au début de la guerre pour comprendre la souffrance de sa mère, il trouva les moments de prières rébarbatifs, assommants quand il avait sommeil. Nestine exigea de demander à Dieu de veiller sur Papa, et tous les Tontons. Plus tard, il eut peur quand sa mère sanglotait après la mort des Tontons. Longtemps préservé des souffrances endurées par les hommes si chers à sa mère, il n'en ressentit pas moins qu'elle avait besoin de lui. Il l'aidait la consolait en joignant les mains pour ses prières. Quand il sut lire, il déchiffra dans l'Ouest Éclair des nouvelles du Front et peu à peu discerna que là-bas, si loin de sa maison, il se passait des choses terribles. Il trouvait ce journal chez le boulanger où sa mère travaillait, échappant à la vigilance maternelle il lisait les nouvelles. L'institutrice aussi expliquait ce qui se passait et exhortait ses élèves à la bonne conduite, au respect des soldats. Le maître d'école était au front lui aussi.

N'étant habitués ni l'un ni l'autre à se raconter par écrit, leurs premiers échanges avaient été courts, un peu maladroits. On se répétait qu'on se manquait, qu'on avait peur d'être longtemps sans se voir, qu'il faisait si chaud, trop froid, que la pluie ne cessait pas depuis des jours. La censure obligeait aux mots qui ne parlaient que d'espoir. Peu à peu, la vérité même arrangée arrivait à se dire. Dès que Paul sut former des lettres, Nestine lui fit tracer son prénom aux bas de ses missives. Ils allaient ensemble choisir parfois une carte qui illustrait ce qu'ils pensaient mal exprimer : - la distance est grande, mais l'amour la réduit. Nestine donnait des nouvelles de Paul, renseignait sur sa taille, informant au passage qu'elle continuait à faire les encoches sur l'encadrement de la porte de la cuisine. Elle donnait aussi des nouvelles du fleuve :- La crue n'a pas été importante cet hiver, l'eau a atteint la sixième marche à la cale de Grangier, ou bien l'été : - Il y a eu un banc de sable si grand en face du château, on aurait pu traverser presque à sec. Elle parlait un peu du bourg, mais avec parcimonie, craignant que Jean ait le cafard. Toutes les lettres

étaient chargées d'informations sur la santé, qu'on se souhaitait bonne. Jean omettait de parler des engelures, des poux, de la gale, de toutes les atrocités. D'une entorse qui l'avait fait souffrir longtemps. Nestine parlait des bobos de Paul, jamais bien graves, n'écrivait pas qu'elle avait toussé tout un hiver. - Dieu ! Que le lit est froid et grand sans toi ! Ça non plus elle ne le traçait pas sur la carte de Noël, - Tu nous manques tant résumait tous les drames petits ou grands de l'absence, de la solitude, de la peur.

Augustin, en première ligne, mourut sur la Somme en Octobre 1916.

Céleste la sœur de Jean fut la première veuve de la famille. Augustin maçon était parti travailler à Paris en 1910, pour participer au chantier du métro. C'était un emploi difficile et dangereux, mais bien rémunéré. Céleste épousée la même année avait trouvé une place de vendeuse à La Belle Jardinière et tous deux espéraient mettre assez d'argent de côté pour acheter un jour un petit commerce en Anjou. La guerre mit fin tragiquement à leurs projets. Leur fille Gabrielle était âgée de deux ans quand son père partit. Paul avait sept ans Il fut impressionné par les sanglots de sa mère, des pleurs bruyants qu'elle épongeait dans de grands mouchoirs blancs. Inconsolable, elle répétait que le malheur qui venait de frapper la famille ne les quitterait plus. Cette maudite guerre ne se terminerait donc pas !

A la même époque, Jean écrivit qu'il aurait une permission à la fin du mois de novembre. Nestine reçut cette nouvelle comme si un miracle se produisait. Depuis plus de deux ans, seules l'échange de lettres quotidiennes- Nestine ne manquait jamais au rituel, avaient rompu la terrible solitude. Il fut décidé qu'ils se réuniraient à Paris.

Nestine prit le deuil, expliqua gravement à son fils que sa petite cousine ne reverrait jamais son papa. Il devrait se montrer gentil avec elle quand ils iraient à Paris. Ils allaient